

côté, puis d'un autre, quelquefois il jetait sa lance à terre, tirait son sabre, et frappait l'air. Après s'être bien démené, il entra dans une espèce de frénésie, les spectateurs applaudirent, ses amis accoururent à lui, et semblèrent ne parvenir qu'avec beaucoup de difficulté à lui faire cesser le combat. Un enfant entra dans la lice, et s'échauffa jusqu'au point de devenir furieux : lorsque ses amis allèrent pour le retirer, il se débattit tellement entre leurs bras, que l'on pouvait craindre qu'il ne perdit connaissance.

Le sultan et un grand personnage de l'état se présentèrent aussi dans l'arène pour faire montre de leur agilité. Ils eurent l'air très-fatigués de leurs prouesses. D'autres personnes de distinction prirent aussi une part active à ce spectacle.

Le soir des enfans donnèrent des preuves de leur adresse dans la salle extérieure du palais ; quelquefois ils tombaient sur leurs genoux, et faisaient semblant de combattre dans cette attitude, ils agitaient leurs petits sabres avec beaucoup de vivacité, leurs boucliers retentissaient par les ornemens de cuivre dont ils étaient couverts.

Pendant ces fêtes qui durèrent dix jours, un certain nombre de personnes furent régalingées journellement de gâteaux et de chocolat ; les gardes du sultan et d'autres soldats firent des salves de mousqueterie.

Le dernier jour, le sultan vint à cheval à la maison de son gendre où demeurait sa petite-fille. La sultane était à un bout de la salle, très-occupée de l'habillement de dix jeunes filles fort jolies, chargées d'ornemens d'or ; elles avaient des bracelets fort pesans, des boucles d'oreille, des épingles qui retenaient leurs cheveux relevés à la chinoise ; leurs robes descendaient jusque sur leurs pantouffes brodées en or : chacune tenait à la main un rouleau de bois enveloppé de soie jaune, et avait sur l'épaule une écharpe de soie de même couleur. Ces jeunes filles montèrent dans une voiture à quatre roues, elles s'y assirent sur des bancs couverts de toile de coton : un tendelet, soutenu sur quatre piliers, ombrageait cette voiture que traînaient des hommes, et qui ouvrit la marche. Elle était suivie d'une autre portant deux danseuses vêtues comme les Bayadères ; elles avaient des anneaux au nez et des espèces de grelots à la cheville et aux orteils.

La petite-fille du sultan venait ensuite assise dans un palanquin couvert de drap d'or et porté par deux hommes. Le cortège marcha vers le palais du sultan. A cette occasion, ses deux principales salles furent réunies en une seule ; un rideau de soie, descendant jusqu'à une distance suffisante pour que l'on pût passer aisément dessous, produisait un très-bon effet.



L'opération de percer les oreilles étant finie, la jeune fille fut présentée à la compagnie ; elle était couverte d'un grand voile ; un homme la portait dans ses bras ; ses compagnes la suivaient à pas lents, elles allèrent s'asseoir près de la sultane.

Le lendemain le sultan donna un grand soupé ; plusieurs tables étaient chargées de mets. Les princes étaient assis seuls à des tables séparées ; de jeunes filles les éclairaient en tenant des flambeaux à la main. Le surlendemain la journée fut terminée par des danses.

Quelque temps après le même voyageur fut témoin du mariage de la jeune fille. Le jour qui précédait la cérémonie, on transporta en grande pompe la dot, du fort où résidait le père du prétendu, au palais du sultan, situé de l'autre côté de la rivière. Chaque personne s'empresse dans ces occasions de faire des présents au prince. La dot fut étalée à terre dans une grande salle ; des écrivains dressèrent un inventaire des différens objets qui la composaient ; d'autres en fixaient la valeur. Deux canons en fer et quatre livres de balles faisaient partie de la dot.

Le lendemain la solennité commença. Lorsqu'il y eut beaucoup de monde rassemblé au palais, le radjah Moudou demanda à haute voix : « le mariage aura-t-il lieu ? » tous les assistans répondirent affirmativement. Alors un prêtre s'a-

vança au milieu de la salle, le prétendu s'approcha de lui ; le prêtre le prit par le pouce de la main droite et lui adressa les questions d'usage en pareille occurrence. Le jeune homme ayant répondu qu'il consentait à prendre la jeune fille pour femme et à vivre avec elle selon la loi de Mahomet, l'assemblée jeta un grand cri ; les canons du fort du père de la fiancée tirèrent une salve : la femme ne parut pas, en quoi les Mindanaonais imitent les Chinois.

Dans un autre mariage, le prêtre ayant pris le prétendu par le pouce de la main droite, lui fit les questions usitées ; le futur répondit en inclinant légèrement la tête, puis alla s'asseoir près de sa jeune épouse qui était assise sur des coussins à l'autre extrémité de la salle ; de jeunes filles qui se tenaient auprès d'elle se levèrent pour faire place au marié. La jeune femme avait l'air fâché et se détournait, tandis qu'il cherchait à se tourner vers elle. L'assemblée riait de ce petit manège. Le lendemain les regards de la mariée parurent adoucis ; cependant elle ne souriait pas. Lorsque le voyageur anglais la vit, elle prenait du chocolat avec son mari.

Le dixième jour au soir, elle se laissa conduire avec quelque répugnance, par deux femmes, vers un grand lit, dans une petite salle voisine, où l'assemblée la suivit ; elle passa derrière un triple



rang de rideaux que deux femmes tenaient élevés. L'époux marchait après elle ; alors les rideaux furent baissés. Tout le monde poussa de grands cris , et un quart d'heure après chacun se retira.

Les Mindanaonais , de même que les Chinois , donnent un nom à leurs enfans dans leur enfance , et un autre quand ils arrivent à l'âge viril. C'est le père qui impose le nom ; il rassemble ses amis , les régale , rase une partie des cheveux de l'enfant , et les met dans un vase qu'il enterre ou qu'il expose sur l'eau.

Les Haraforas sont en petit nombre et dispersés. Comme ils sont souvent vexés par les percepteurs des impôts , ils changent fréquemment de demeure et se retirent dans l'intérieur de l'île , loin de la portée des hommes qui les oppriment. Ils portent une demi-douzaine d'anneaux de cuivre au poignet et au-dessous du genou , des colliers de verroterie , des anneaux de métal ou des verroteries aux oreilles , qui chez les deux sexes sont fort grandes , et descendent presque sur leurs épaules. Une feuille de bananier roulée en spirale comme le ressort d'une montre , contribue à accroître la dimension du trou qu'ils percent dans le lobe de l'oreille.

Les hommes retroussent leurs cheveux en les faisant passer autour d'un morceau de bois rond

qui a cinq à six pouces de diamètre et un demi-pouce d'épaisseur ; ils sont noués au-dessus et au-dessous , ce qui produit un joli effet. Les femmes relèvent leurs cheveux sur le derrière de la tête en une tresse aplatie. Elles portent une sorte de jupe. Les armes des Haraforas sont l'arc et la flèche ; et quand ils ont le moyen d'en acheter , des sabres , des lances et des boucliers. Ce peuple est nommé *negros del Monte* (nègres de la Montagne) par les Espagnols qui en ont converti beaucoup au christianisme sur la côte septentrionale de l'île. Leur accord sur un point essentiel , celui de manger de la chair de porc , peut avoir aplani les voies.

Il y a dans l'intérieur des peuplades de Banghel-Banghel , qui , dit-on , ne construisent pas de maisons. Ils vivent sous des buissons ou dans des arbres creux. Ils se nourrissent des cochons sauvages qu'ils prennent dans les brousses où se tiennent ces animaux , en se couvrant le corps de boue.

Mindanao , principale ville de l'île , est situé sur la côte méridionale , sous 7° 9' de latitude nord , et 122° 20' de longitude est , à six milles de l'embouchure et sur la rive droite du Pelanghi dont la largeur en cet endroit est très-grande ; il reçoit le Melampy qui est moitié moins large. Le Pelanghi a plus haut d'autres affluens. Son



entrée, protégée par l'île de Benvout, a une petite barre. Quand on vient du large, la profondeur baisse brusquement de dix à cinq brasses, et en dedans elle est de deux brasses et demie à trois brasses de mer basse.

La ville de Mindanao est petite. De l'autre côté du fleuve se trouve Selangan, ville avec laquelle elle communique par plusieurs ponts, et qui occupe un espace d'environ un mille le long du Pelanghi. Elle renferme le palais du sultan, et divers châteaux en bois fortifiés, dans lesquels résident de grands personnages. Plus bas, Palangan offre, sur une longueur d'un demi-mille, plusieurs rues irrégulières, et contenant plus de 200 maisons habitées principalement par des Chinois. On y voit aussi les ruines d'une chapelle espagnole en briques. Les Chinois sont généralement charpentiers et distillateurs d'arak. Ils savent détacher le riz de sa pellicule par le moyen de deux meules, procédé plus prompt que celui des insulaires qui battent ce grain dans un mortier.

Dans un pays tel que celui-ci, qui est peu peuplé, et où la terre n'a pas une valeur considérable, les habitans, surtout les mahométans, n'aiment pas à s'entasser. Ils bâtissent leurs maisons à de grandes distances les unes des autres sur les bords du fleuve, et de ses nombreux affluens; elles sont entourées de jardins plantés de

cocotiers, de manguiers, de bananiers, et de champs de riz et de cannes à sucre. Les insulaires ont trop de penchant à se baigner dans l'eau douce pour rechercher le voisinage de la mer. L'on ne voit guère sur les bords de l'océan que ceux qui s'occupent de la fabrication du sel.

Le Pelanghi parcourt une plaine dont la largeur est d'environ quatre lieues, et qui s'étend à près de vingt lieues dans le nord-est jusqu'à sa source, et au sud-est jusqu'aux lacs de Leguassin et de Boulouan. Cet espace est arrosé par beaucoup de rivières tortueuses; c'est pourquoi les habitans voyagent surtout par eau, dans des sampans ou canots de différentes dimensions. Les bords des rivières sont garnis de chantiers de construction. Partout où il y a une maison, le propriétaire entoure un certain espace de pieux pour le garantir des crocodiles, afin de pouvoir s'y baigner en sûreté.

Le palais du sultan est un bâtiment d'environ cent vingt pieds de long sur cinquante de large; il est soutenu par trente-deux forts piliers en bois, disposés sur quatre rangs. Le premier étage est élevé à quatorze pieds du sol. Le rez-de-chaussée sert à serrer les chaloupes que l'on veut mettre à couvert avec leurs agrès.

L'intérieur est divisé par une cloison mobile en deux parties principales. La hauteur de l'ap-



partement est d'une vingtaine de pieds. Les parois extérieures consistent en claies, le toit, fait en feuilles de sagoutier, pose sur des poutres et des solives. Dans l'intérieur, des toiles de l'Inde tendues forment les plafonds et les parois; une partie a un plancher supporté par de grosses poutres, dans l'autre il ne consiste qu'en anebong ou lattes de palmier larges de cinq pouces, qui ne joignent pas exactement. Cette espèce de plancher est préférée parce qu'elle laisse passer librement l'air; on met par-dessus des nattes et des tapis, et l'appartement est très-frais.

Au fond de l'appartement intérieur le lit s'élève sur une estrade haute d'un pied, et ayant une saillie de deux pieds. Elle est couverte de nattes, et offre des places commodes pour s'asseoir. Trois rangs de rideaux sont suspendus autour du lit. Au chevet il y a des traversins et des oreillers comme en Europe; ils sont rembourrés en feuilles sèches de bananier. Leurs extrémités en drap écarlate sont brodées en or. Cet appartement est orné sur un côté de plusieurs rangs de vases de porcelaine de la Chine.

On arrive au palais par une rampe en maçonnerie. Les appartemens extérieurs sont pratiqués entre les rangs de piliers les plus près du dehors, et ceux du dedans; l'intervalle qui les sépare est de dix pieds. Aux fenêtres bassés sont placés des canons.

Sur la pointe de terre, située au confluent du Mélanpy et du Pelanghy, s'élève le Coto-Itang, ou fort du Diamant, autour duquel on a construit une nouvelle ville. Le fort commande les deux rivières, il est bien garni d'artillerie. La ville est habitée par des Chinois et des Mindanaonais; ceux-ci sont des marchands et des charpentiers. Les près de commerce parcourent l'archipel des Philippines et vont aussi aux Moluques, à Soulou et à Borneo.

L'on n'a pas de renseignemens positifs sur l'époque à laquelle les nations étrangères commencèrent à visiter Mindanao; il est cependant probable qu'avant la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, des navires arabes abordèrent dans cette île d'où ils rapportaient de l'or, de la cire et de la cassia; ils convertirent les indigènes, ou bien fondèrent des colonies mahométanes sur la côte. Le jour de pâques 1521 le célèbre Magellan atterrit à Mindanao, sur la côte de Caragan, près de Batnan, et prit possession de l'île au nom du roi d'Espagne. Elle fut visitée par les Portugais vers 1537, et par les Hollandais en 1607, 1616 et 1627. Ils envoyèrent en 1689 un ambassadeur au sultan, pour lui offrir un présent de 2000 piastres, et lui demander la permission de bâtir un fort, ce qui fut refusé. Les Hollandais firent en 1695 une



espèce de relèvement des côtes : à cette époque Mindanao était très-fréquentée par les pirates anglais, extrêmement nombreux dans les mers de l'Inde. Quoique les Espagnols eussent soumis de bonne heure la côte du nord, ils ne firent pas de progrès par la suite; ils ont bien de la peine aujourd'hui à garder leurs faibles établissemens.

En général les Européens n'ont pas eu des liaisons fréquentes, suivies, ni amicales avec les Mindanaonais. Les pirates de cette île eurent l'audace d'attaquer en 1788 l'établissement que les Anglais venaient de former à Poulo-Pinang; ils furent repoussés avec perte. En 1798 le sultan de Mindanao s'empara de l'équipage du canot d'une frégate anglaise qui était descendue à terre pour faire de l'eau. Ces hommes ne furent rendus que lorsque l'on eut payé pour eux une rançon de 4000 piastres. En 1803 les pirates de Mindanao équipèrent une flotte de quarante prôis, dirigée contre l'établissement de la compagnie à Célébes. Ils furent rencontrés par un cutter qui les défit, et en détruisit plusieurs.

---

## SOULOU.

---

De l'extrémité occidentale de Mindanao une chaîne d'îles se prolonge vers la pointe nord-est de Borneo, ce sont les Soulous; on en compte une soixantaine. Elles sont comprises entre 4° et 7° de latitude nord. Soulou qui a donné son nom au reste de l'archipel est située sous 6° de latitude et 118° 40' de longitude orientale; elle a quatorze lieues de long sur deux et demi de largeur moyenne; quoique petite, cette île est une des plus intéressantes de ces régions. Située à peu près à égale distance entre Mindanao et Borneo, elle présente de tous côtés un coup-d'œil agréable et bien supérieur à celui de la plupart des îles de ces mers. L'île ayant peu de largeur, et ses montagnes n'ayant pas une grande élévation, les nuages ne peuvent s'y arrêter, et par conséquent l'on n'y a pas de saisons fixes pour les pluies comme dans les grandes îles. La mousson du sud-ouest apporte le plus de pluie: il en tombe aussi beaucoup aux reversemens des moussons, surtout en automne; mais ces changemens ne sont pas